

Un homme à l'étroit

Roman

Franck BELLUCCI



Regain
de lecture

Un homme à l'étroit

Roman

Bernard Pinel est un médiocre qui s'enlise dans sa vie réglée et monotone. Il se satisfait de cette existence sans relief ni saveur jusqu'au jour où la rencontre inopinée d'Aurélie, nouvelle caissière de son supermarché favori, va bousculer ses certitudes et remettre en question son rapport au monde, aux autres et à lui-même et le propulser dans une tragicomédie dont il ne pourra maîtriser tous les ressorts...

Franck Bellucci vit près d'Orléans où il s'adonne à l'écriture, la pratique théâtrale et l'enseignement. Il enseigne la littérature, la communication et la culture générale à l'université d'Orléans. Il a déjà publié des essais ou articles universitaires, un roman, des nouvelles et plusieurs pièces de théâtre toutes représentées.

Un homme à l'étroit est son second roman, un roman par lequel il rend aussi hommage aux livres et à l'impact mystérieux qu'ils peuvent parfois avoir sur nos vies.

Nos auteurs ont du talent



www.regaindelecture.com

Un homme à l'étroit

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by print, photoprint, microfilm or any other means, without prior written permission from the publisher and the copyright owner.

Des photocopies payantes peuvent être réalisées avec l'accord écrit de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie-CFC, 20 rue des Grands-Augustins 75006 Paris.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, ainsi que ceux des personnes auxquelles vous nous suggérez d'envoyer notre catalogue à :

REGAIN DE LECTURE/CORSAIRE ÉDITION[®],
11 rue de Châteaudun,
45000 Orléans.

Courriel : regaindelecture@laposte.net
www.regaindelecture.com



Équipe éditoriale dirigée par Gilbert Trompas.
Corrections, révision : Josiane Guibert
Relecture : Monique Favre
Mise en pages : TypoT_EX.

REGAIN DE LECTURE[®] est une marque de CORSAIRE ÉDITIONS[®]
CORSAIRE ÉDITIONS[®], éditeur indépendant, 2019
ISBN 9782353910472

Franck Bellucci

UN HOMME À L'ÉTROIT

Roman

Regain
de lecture

Du même auteur

Œuvres de fiction :

Entre-Deux, récit autobiographique, éditions L'Harmattan, 2015.

L'Autre, théâtre, éditions théâtrales « Les Mandarines », 2013.

Ce silence-là, roman, éditions Déméter, 2012, épuisé.

La Chambre myosotis, théâtre, éditions théâtrales « Les Mandarines », 2011.

Et pour le pire, nouvelles, éditions Déméter, 2009, épuisé.

L'Invitée, théâtre, éditions théâtrales « Les Mandarines », 2008.

Ouvrages universitaires et essais :

La Communication orale, édition Studyrama/Bréal, collection « Principes-méthodologie », 2016.

Victor Hugo, collection « Thèmes et études », Ellipses, 1998.

Presque tous les malheurs de la vie
viennent des fausses idées que nous
avons sur ce qui nous arrive.

Blaise Pascal, *Pensées*.

Chacun cherche son propre chemin
vers la consolation.

David Foenkinos, *Vers la Beauté*.

À Claire,
mon Aurélie à moi.
Mon irremplaçable. Mon unique.
Pour sa présence, son soutien, sa patience, bref, son amour.

À Joëlle,
pour son indéfectible amitié
et sa relecture aussi enthousiaste que stimulante.

À Josiane, fidèle lectrice et spectatrice,
pour sa passion de la culture,
pour son humanisme et ses engagements.

De l'art d'être médiocre

La vie de Bernard Pinel n'avait pas le moindre relief, pas la moindre saveur. C'était une vie parfaitement organisée, incroyablement plate, terriblement fade. Un expert géographe aurait sans doute comparé cette existence à une morne plaine alors qu'un amateur de gastronomie l'aurait plutôt assimilée à un plat cuisiné industriel exempt de toute valeur gustative. C'était une vie de mesure, de régularité, de maîtrise. Une vie qui avait toujours refusé toute forme d'imprévu ou toute velléité de fantaisie. Une vie médiocre, disaient ceux qui côtoyaient Bernard Pinel non par choix, mais par nécessité. Une vie ordinaire, banale, pensaient d'autres, moins sévères.

Une vie à son image en vérité, à moins que ce n'ait été l'inverse. La vie de Bernard Pinel était-elle médiocre parce que lui-même l'était, viscéralement, irrémédiablement, ou était-ce parce que sa vie avait toujours été médiocre qu'il l'était lui-même devenu ? La question aurait pu faire l'objet d'un vaste débat, mais il ne vint jamais à personne l'idée de la poser.

Une chose toutefois ne faisait aucun doute : Bernard Pinel – lequel tenait son patronyme de son père, un petit commerçant de province retrouvé mort un matin de l'hiver 1989, la tête plongée dans son grand bol de café noir, et son prénom de son parrain, un dénommé Bernard Gronchier,

lui-même boulanger-pâtissier de métier disparu à quarante ans sept ans six mois et trois jours, d'avoir trop mangé et surtout trop bu – Bernard Pinel, donc, était parvenu, à son insu et en toute inconscience, à ériger cette médiocrité en art de vivre. Comme s'il avait tout mis en œuvre pour devenir et demeurer le plus grand des médiocres. Comme s'il avait cherché à faire de la médiocrité une règle. Une sorte de système philosophico-existential, voire, comble du paradoxe, d'idéal absolu. Ainsi, alors que beaucoup s'évertuent d'une manière ou d'une autre à briller en société, alors que certains s'efforcent de susciter l'admiration ou le respect, alors que d'autres encore sont prêts à tout pour s'assurer une notoriété minimale, quitte à passer maîtres en méchanceté, en crapulerie ou bien même en perversion, Bernard Pinel, lui, excellait dans l'incarnation de la médiocrité humaine ainsi que dans sa mise en pratique quotidienne. Avec Pinel, la médiocrité pouvait se targuer d'avoir trouvé son représentant le plus étonnant et à bien des égards le plus brillant.

En tant que grand médiocre qui se respectait et tenait à son rang, Bernard Pinel n'était bien entendu ni beau ni laid. « *Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chancre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé.* »¹ C'était un individu d'apparence quelconque. Superbement banal. Quasi transparent aux yeux de tous. Ni grand ni petit ; ni gros ni maigre ; il mesurait 175 centimètres quand il se tenait bien droit – ce qui, du reste, était plutôt rare – et pesait 74 kilogrammes le matin, à jeun. Aussi s'inscrivait-il précisément dans les moyennes anthropométriques de la population masculine française, moyennes dont il avait un jour pris connaissance, non sans une satisfaction à peine dissimulée, en lisant un long article publié par l'IFTH, autrement

1. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*.

dit par « l'Institut français du textile et de l'habillement », organisme national faisant, paraît-il, autorité en matière de mensurations. Taille moyenne donc, et poids moyen. Autant dire, à ses yeux, parfaits. En tout cas, idéalement adaptés à celui qui cherchait avant tout à se fondre dans la masse, à ressembler le plus possible à tout un chacun et, par tous les moyens, à disparaître. *« Peut-être est-ce une chance, malgré tout, de peser peu en ce monde, d'y passer en légèreté sans se faire remarquer ni désirer, on s'expose ainsi à moins de déboires, moins de blessures, on file discrètement son chemin, un chemin plat¹. »* Car tel était bien la plus terrible angoisse de Bernard Pinel : être remarqué, être repéré, se distinguer d'une quelconque façon. D'ailleurs, depuis sa plus tendre enfance – enfance dont il ne gardait que de vagues souvenirs de soirées interminables devant l'écran du téléviseur ou de vacances pluvieuses sur la côte normande – un rêve affreux et récurrent hantait ses nuits et l'extirpait régulièrement de son sommeil. Dans ce cauchemar, il marchait longtemps, très longtemps, sur un chemin droit, pentu, au bout duquel apparaissait une porte. Une porte gigantesque, impressionnante, qu'il ouvrait avec difficulté. Et là, tout à coup, sans que rien ne puisse expliquer la situation, il se retrouvait seul, comme projeté au centre d'une immense scène, dans les lumières aveuglantes diffusées par de gros projecteurs tous braqués sur lui. Oui, comble de l'horreur, il se retrouvait, lui, Bernard Pinel, face à un public composé de centaines et de centaines de fans hystériques qui tous scandaient son nom, hurlaient son prénom, l'applaudissaient à tout rompre. Généralement, le terrible cauchemar s'interrompait sur cet épisode effroyable réveillant brutalement Pinel lequel, pressé de revenir à sa morne réalité et surtout à son statut d'anonyme, se précipitait

1. Sylvie Germain, *L'Inaperçu*.

alors dans sa salle de bains pour se passer un peu d'eau froide sur le visage.

Mais le vrai génie de Bernard Pinel résidait par-dessus tout dans son étonnante capacité à accorder sa médiocrité physique et existentielle à sa médiocrité intellectuelle. Certaines personnes sont en effet sans allure, disgracieuses, victimes des injustices de la nature, mais s'évertuent à compenser par une intelligence incisive ou encore par une créativité sans limites. D'autres possèdent un charme et une allure qui font tourner les têtes bien qu'elles soient atteintes de crétinisme aigu et par voie de conséquence incapables de la moindre pensée pertinente. Pinel, lui, incarnait l'alliance exceptionnelle de la médiocrité du corps et de celle de l'esprit.

C'est pourquoi, doté d'une intelligence moyenne et d'une aptitude très restreinte pour la réflexion, Pinel avait suivi une scolarité terne laquelle avait d'ailleurs été marquée par deux redoublements, plusieurs échecs aux examens et des bulletins de notes le plus souvent très mitigés. Pourtant, Pinel avait fait preuve d'une remarquable constance dans l'effort. Tous les professeurs qui avaient eu à l'évaluer avaient d'ailleurs été unanimes sur ce point. L'élève Bernard Pinel s'accrochait, apprenait, persévérait, recommençait autant de fois que nécessaire. Il faisait de son mieux. Mais force était de reconnaître que son mieux restait très, très limité. Tandis que d'autres étudiants auraient fini par abandonner, se persuadant qu'ils n'étaient finalement pas faits pour les études, admettant qu'ils avaient dû se tromper de voie, Bernard Pinel, pour sa part, s'était acharné, avait travaillé encore et encore, avait appris des listes et des listes, avait lu des pages et des pages, s'était récité sans relâche des cours et des leçons. Pendant plusieurs années, il avait ainsi vécu cloîtré, soit dans sa petite chambre d'étudiant louée dans un quartier populaire de la capitale, soit à la bibliothèque universitaire dont il

connaissait aussi bien les horaires d'ouverture, de fermeture que les différents employés. Des soirées entières, il avait ingurgité sans comprendre, assimilé sans réfléchir, enregistré sans penser. Car, avec le temps et à force d'efforts constants, Pinel avait fini par développer une assez bonne mémoire qui lui permettait de retenir sans trop de difficultés, à l'exception des dates qu'il détestait par-dessus tout. Aussi, à défaut de les interpréter correctement ou d'en saisir la portée, avait-il mémorisé de très nombreuses citations, tirées d'œuvres variées, qu'il se plaisait à recopier, à se réciter puis à introduire dans ses dissertations ou commentaires littéraires. Étant incapable de penser par lui-même, Pinel préférait cacher sa médiocrité intellectuelle derrière la pensée de grands auteurs ou de prestigieux universitaires qui avaient, semble-t-il, déjà fait leurs preuves. Et, sans qu'il le sache encore, ces citations l'accompagneraient toute sa vie durant, remontant à la surface, de temps à autre, de manière impromptue, notamment quand il vivrait un événement important ou quand il éprouverait une émotion forte. Oui, toutes ces phrases apprises, tous ces extraits mémorisés lui reviendraient à l'esprit aux moments opportuns. Ils prendraient sens plus tard, bien plus tard, et l'aideraient alors à supporter les épreuves de la vie ou plus simplement à déjouer certains obstacles de son humble parcours.

Un succès accidentel

Puis était arrivé ce jour miraculeux où, après quatre échecs successifs, il avait enfin réussi par décrocher son CAPES de lettres modernes. Devant le panneau d'affichage des résultats d'admission, devant la longue liste des reçus sur laquelle figurait son nom, Pinel était resté figé, hagard, la bouche entrouverte, se demandant s'il ne s'agissait pas d'un homonyme. Autrement dit d'un autre Bernard Pinel. Ce dont une aimable employée du ministère de l'Éducation nationale qu'il avait interrogée avait mis un certain temps à le dissuader après deux vérifications sur le fichier de son ordinateur. *Non, non, il n'y a pas d'erreur, monsieur. Il s'agit bien de vous. Toutes les données concordent : nom, prénom, date et lieu de naissance et même numéro de sécurité sociale. Vous êtes bien reçu au concours du CAPES de lettres modernes. Félicitations !*

À 31 ans, Pinel avait donc fini par obtenir son certificat d'aptitude pour l'enseignement secondaire. Étonné par ce succès aussi inattendu qu'inespéré, il avait téléphoné à sa tante Simone, seule survivante de la branche paternelle de sa famille, pour lui annoncer ce dont il devinait, sans le concevoir réellement et sans parvenir à s'en réjouir, que c'était une grande et bonne nouvelle. Disons une étape importante de son parcours. Celle-ci l'avait alors félicité en lui disant que devenir fonctionnaire était sans conteste la meilleure chose qui puisse arriver dans une vie. N'allait-il

pas désormais bénéficier de la sécurité de l'emploi, d'un avancement professionnel régulier, d'un salaire fixe ? Tante Simone, qui était la sœur du père défunt de Bernard Pinel et qui attendait à son tour sa propre mort dans un petit pavillon de la banlieue parisienne, avait presque paru émue, à tel point qu'elle avait proposé à son neveu de venir partager le soir même un reste de quiche maison et quelques feuilles de salade verte du potager. *C'est tout ce qu'il me reste dans ma vie, mon potager. Même mon chat Bébert a disparu. Un soir, il n'est pas rentré et je ne l'ai jamais revu. Le saligaud ! Aucune reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour lui pendant toutes ces années...*

L'honnêteté oblige néanmoins à préciser que, par manque de candidats sérieux et réellement motivés, ledit concours du CAPES était devenu de plus en plus facile à obtenir. Une sorte de formalité en quelque sorte. On en était même arrivé à faire de la publicité pour le métier d'enseignant de collège et lycée en placardant sur les murs de Paris, sous les abris bus ou dans les stations de métro d'immenses affiches représentant de jeunes professeurs aux mines réjouies et œuvrant devant des élèves tous souriants, impeccablement coiffés et bien trop sages pour paraître authentiques. Les radios avaient également diffusé des annonces vantant les mérites d'un si beau métier, d'une profession altruiste, généreuse et toujours source d'épanouissement. « Enseignants, plus qu'un métier, une véritable aventure humaine ! Engagez-vous, vous ne le regretterez pas ! » disait le slogan. Bien sûr, les autorités ministérielles, les professeurs d'université et autres membres du jury dudit concours s'étaient alarmés d'une telle situation qu'ils avaient jugée des plus inquiétantes pour l'avenir de l'enseignement en particulier et de la Nation en général. Mais ils n'avaient eu d'autre choix que de se résigner à modifier les modalités du recrutement en multipliant les concessions, en dévaluant toujours plus leurs exigences et en faisant

tout pour séduire des candidats dont le niveau les laissait souvent plus que dubitatifs. Il ne s'agissait plus de sélectionner les meilleurs candidats, mais bien au contraire d'en attirer quelques-uns indépendamment de leurs compétences ou savoirs. Pourtant, certains membres du jury avaient subi quelques traumatismes en entendant parler de la pièce de théâtre *Madame de Bovary* de Zola, du complément d'objet direct du verbe « être », du plus-que-futur de l'indicatif, en apprenant que Simone de Beauvoir avait vécu une longue relation amoureuse avec son cousin Alphonse de Musset ou bien encore en découvrant que Marc Lévy était le chef de file du Romantisme ! D'année en année, de session en session, le niveau avait baissé et la situation s'était faite plus critique à tel point qu'on en avait fini par décréter, qu'après tout, un enseignant néorecruté pourrait fort bien apprendre la règle de l'accord du participe passé ou la conjugaison de l'impératif en même temps que ses élèves, tout comme il pourrait parfaitement se contenter de regarder les adaptations cinématographiques des chefs-d'œuvre de la littérature qu'il n'avait pas lus et qu'il ne lirait probablement jamais. Et puis, il n'avait plus été possible de se poser des questions d'ordre qualitatif. Non, les débats moraux n'avaient plus eu lieu d'être. Il avait fallu surtout et avant tout recruter en masse pour ensuite affecter ces jeunes professeurs, qualifiés ou non, dans des établissements pour la plupart fréquentés par des élèves nourris de télé réalité donc de toute façon complètement rétifs aux grands textes littéraires ou aux subtilités de notre chère langue française.

Un jour, il était même arrivé un drame qui avait secoué les coulisses du concours du CAPES et dont on avait secrètement parlé pendant de nombreuses années. En effet, une candidate soumise à l'incontournable exercice du commentaire de texte oral accumula tant d'approximations, d'erreurs,

de contresens et de fautes de langue que la présidente du jury, une émérite professeure des universités, grande spécialiste de la littérature du siècle des Lumières et auteure de plusieurs ouvrages de référence, avait fini par lui demander ce qui la motivait à présenter ce concours et à vouloir devenir professeur de lettres dans le secondaire. Avec une incroyable spontanéité et sans aucune volonté de provocation, la jeune femme avait alors répondu qu'en vérité elle ne lisait jamais pas plus qu'elle n'allait au théâtre, au cinéma ou ne s'intéressait à la culture, mais qu'étant depuis son adolescence passionnée de mode, de luxe, donc de vêtements et d'accessoires souvent très chers, il lui fallait absolument trouver un emploi qui lui rapporterait un salaire fixe tout en lui laissant suffisamment de temps libre pour faire les boutiques et s'adonner à son passe-temps favori, le shopping. À l'écoute de cette justification, la présidente, une certaine Madeleine Proust – ça ne s'invente pas – avait perdu patience et contenance et s'était mise à hurler comme elle ne l'avait sans doute jamais fait durant toute sa vie. Elle avait alors proféré une litanie d'insanités, passant des métaphores scatologiques aux insultes les plus grossières. Hors d'elle, la présidente s'était aussi levée de son siège brandissant un poing accusateur et lançant sur la candidate médusée tout ce qui pouvait faire office de projectiles. Stylos, feuilles d'émargement, règles, livres, dossiers divers avaient alors traversé la salle dans un vacarme assourdissant. S'en était également suivie une course-poursuite hallucinante dont les témoins se souviennent sans doute encore, la présidente voulant « faire la peau à cette petite salope ». *Je vais te les faire bouffer, moi, tes vêtements, tes breloques et tes cheveux peroxydés !* Les autres membres du jury avaient eu beaucoup de mal à rattraper leur émérite collègue qui s'était débattue comme une folle et avec une telle force qu'ils n'avaient eu d'autre choix que de la plaquer violemment au sol. *Je n'aurais jamais*

cru qu'elle pouvait courir aussi vite ! Je vous le jure ! Les secours, pourtant arrivés rapidement sur place, avaient ainsi trouvé une présidente inanimée et victime d'un arrêt cardiaque. Malgré les soins d'urgence qui lui avaient été prodigués pendant de longues minutes par les pompiers de Paris et les médecins urgentistes du Samu, il avait été impossible de ranimer la pauvre Madeleine Proust dont le nom allait rester à tout jamais associé non pas à ses travaux, à ses recherches ni à ses publications érudites sur Voltaire, Montesquieu ou autres divers philosophes, mais à cette mémorable crise d'hystérie qui lui avait été fatale.

Parce qu'il avait fallu, en dépit des tragiques circonstances, proclamer les résultats du concours, le jury avait dû accepter de délibérer. Inutile de préciser à quel point ladite délibération avait été grave, pour ne pas dire funèbre. Quand avait été étudié le cas de la candidate férue de mode, il avait été convenu à l'unanimité qu'elle avait elle-même été victime d'une agression fâcheuse et que, pour éviter toute éventuelle poursuite judiciaire ou médiatisation de l'affaire, il était plus sage de la déclarer admise, et de surcroît bien placée. Depuis ce jour, une enseignante de lettres enseigne donc tant bien que mal dans un lycée de Poitiers tout en affichant chaque jour de nouvelles tenues vestimentaires plus excentriques les unes que les autres. Depuis ce jour encore, il est demandé aux membres du jury du concours du CAPES de lettres modernes de fournir un certificat médical attestant une bonne santé physique et mentale ainsi qu'une résistance sans failles aux émotions fortes.

Il va donc de soi que cette conjoncture critique au sein de l'Éducation nationale avait largement bénéficié à Bernard Pinel qui, certes, n'était ni plus sot ni plus inculte que la plupart des autres candidats ou néorecrutés, mais dont les dissertations et autres analyses littéraires étaient toujours

affligeantes de conformisme, de banalité, de médiocrité et dénuées de toute pensée originale. Les devoirs de Pinel étaient comme nourris d'évidences, pétris de clichés. Car Pinel était bel et bien incapable de porter un quelconque regard novateur ou personnel sur une œuvre. D'un livre, il disait ce que tout le monde avait déjà dit. D'un texte, il ne relevait que ce que des générations d'exégètes avaient déjà relevé avant lui. D'un auteur, il pensait ce que tout un chacun pensait. En fait, il n'avait jamais eu le moindre coup de cœur personnel pour un style, pour un roman, pour un artiste. Il appréciait les classiques simplement parce qu'il ne pouvait en être autrement. Après tout, on ne peut que reconnaître le génie d'un Montaigne, d'un Racine ou d'un Flaubert ! Et de la littérature contemporaine, il ne connaissait presque rien, à l'exception des quelques polars médiocres qu'il lisait chaque été, et il n'éprouvait du reste aucun besoin de la découvrir. Malgré cette carence intellectuelle, à moins que ce n'ait été justement grâce à elle, Pinel avait donc réussi son concours passant du jour au lendemain du statut d'étudiant à celui de professeur de français.

Pour sa première rentrée scolaire, il avait été nommé dans un collège, le collège Pablo-Picasso, qui lui convenait à merveille puisqu'il s'agissait d'un établissement de taille moyenne, fréquenté par des élèves très moyens, presque tous issus de classes socioprofessionnelles dites moyennes, et situé dans une ville moyenne de province. Sans regret aucun, il avait donc quitté Paris pour partir s'installer dans ce qui allait devenir son nouveau cadre de vie. N'ayant aucun ami ni aucune attache affective, ne profitant jamais de l'effervescence artistique et culturelle de la capitale, il n'avait en réalité eu aucune raison d'appréhender ce départ. Parce qu'il ne quittait rien ni personne. Il ne faisait que déplacer ses habitudes.

Contrairement à certains de ses collègues du collège Pablo-Picasso qui ne rêvaient que d'une nouvelle affectation, qui souffraient d'ennui et qui, à chaque fin d'année scolaire, espéraient ardemment obtenir la mutation qui leur permettrait enfin d'enseigner dans un lycée d'une plus grande agglomération ou de se rapprocher de Paris, Pinel s'était tout de suite trouvé satisfait de sa condition professionnelle décrétant du reste très vite qu'il ferait toute sa carrière dans cet établissement où il avait en effet petit à petit pris ses habitudes. Ainsi demandait-il par exemple à n'officier que dans des classes de 5^e et de 4^e, le niveau 3^e étant à ses yeux bien trop ambitieux puisqu'il nécessitait une préparation à l'examen du brevet des collèges. De même avait-il obtenu d'occuper toujours la même salle, la 201, au second étage au fond du couloir, salle dans laquelle il avait ses repères, son matériel, ses craies de couleurs, ses affiches, et dont il avait fait, disait-il non sans fierté, « son petit chez soi ».

À son premier principal de collège qui lui avait demandé un jour quels étaient ses projets et s'il escomptait évoluer ou changer d'établissement, Pinel avait répondu avec une sincérité confondante qu'il n'avait aucune ambition et qu'il se satisfaisait complètement de sa situation laquelle avait le mérite d'être stable donc commode. D'ailleurs, que pourrait-il espérer de mieux ? N'était-il pas titulaire de son poste ? N'était-il pas propriétaire de son appartement, un petit deux-pièces de 40 mètres carrés qu'il avait acheté à crédit sur 15 ans ? Appartement du reste idéalement situé, car à quelques minutes à peine du collège ! N'était-ce pas un vrai confort que de pouvoir aller travailler à pied ? Sans compter qu'il avait tous les commerces à portée de main ! Notamment un Monoprix. Alors, comment diantre aurait-il pu renoncer à pareils avantages ? Pinel avait en outre ajouté qu'il savait se contenter des choses simples, qu'il détestait

les changements ou les imprévus, et il avait encore expliqué que répéter chaque année les mêmes cours devant les mêmes classes dans la même salle le rassurait tout en lui permettant de garder un sain équilibre. De telles confidences avaient amusé le principal qui ne s'était pas gêné pour les répéter à certains de ses collègues. Et c'est ainsi que Pinel fut surnommé par l'équipe éducative du collège « le pauvre type ». C'était moqueur et cruel, bien sûr, mais beaucoup peinaient à comprendre que la médiocrité puisse être considérée comme un idéal.

Les années scolaires s'étaient donc enchaînées de la sorte, les unes après les autres, toutes identiques, ponctuées par les mêmes vacances, les mêmes échéances, les mêmes activités, les mêmes obligations et les mêmes habitudes. Et Bernard Pinel avait tranquillement atteint la quarantaine mettant ainsi son âge et son apparence physique plus en adéquation.

Un jour, Pinel avait été inspecté. L'inspecteur avait suivi l'un de ses cours, en classe de 5^e. Il s'agissait du commentaire d'une célèbre scène des *Fourberies de Scapin* de Molière. Le valet enferme son maître tyrannique dans un sac et, se faisant passer pour quelqu'un d'autre, en profite pour le rouer de coups de bâton. Pinel avait conduit son cours sans enthousiasme aucun, mais avec une relative efficacité. Il avait fait ce qu'il convenait de faire et dit ce qu'il incombait de dire. La séance avait été claire, certes, mais d'un ennui abyssal. D'ailleurs, l'inspecteur s'était à plusieurs reprises surpris à regarder sa montre se demandant si la pile n'avait pas tout à coup rendu l'âme. En fait, Pinel avait longuement commenté le comique de l'œuvre, mais sans jamais le rendre perceptible, sans jamais le servir, sans jamais l'interpréter. Son explication avait été sinistre à tel point que plusieurs élèves s'étaient assoupis tandis que d'autres avaient passé l'heure de cours à consulter discrètement leurs téléphones mobiles

sous leurs tables. L'entretien pédagogique qui avait suivi cette laborieuse séance de cours n'avait hélas que confirmé le profil de l'enseignant : terne, ordinaire, rébarbatif, sans charisme aucun. Bref, d'une parfaite médiocrité. Dans le rapport qu'il avait rédigé et transmis aux autorités rectores chargées de gérer le dossier professionnel de Pinel, l'inspecteur avait ajouté en rouge une note confidentielle dans laquelle il recommandait de ne jamais affecter ce collègue ni dans un lycée ni dans des classes nécessitant une certaine envergure intellectuelle ou culturelle. Mais une telle appréciation n'aurait de toute façon aucune conséquence sur l'avancement de carrière de Pinel, d'autant que celui-ci s'était toujours satisfait d'une progression moyenne, dite à l'ancienneté, et qu'il n'avait de toute manière nullement l'intention de changer d'établissement.

